



**IRS** Des gens formidables

# CELUI QUI N'AVAIT PAS D'ÉGAL

**Natavan FAIQ**

EN RÈGLE GÉNÉRALE, LA VIE D'UN GÉNIE EST COURTE ET TRAGIQUE. PEUT ÊTRE EST-CE LA RAISON POUR LAQUELLE ILS SONT SI GÉNÉREUX DANS LEUR TRAVAIL CRÉATIF ET PRESSÉS DE LAISSER LES TRÉSORS DE LEUR ESPRIT À LEURS DESCENDANTS, LESQUELS NE SONT PAS TOUJOURS APPRÉCIÉS DE LEUR VIVANT. VAGIF MUSTAFAZADÉ N'A PAS FAIT EXCEPTION À CETTE RÈGLE...

Les souvenirs qu'on a gardé de lui sont faits de sentiments contradictoires, de fierté et d'amertume. La fierté à l'égard d'un compatriote, musicien exceptionnel, compositeur et pianiste expérimentateur, dont le nom est fondamentalement lié à la nouvelle vague, basée sur le système modal azerbaïdjanais, en direction du jazz. Et aussi la tristesse ...

La nouvelle de sa mort a sonné comme un coup de tonnerre! Vagif et son sourire très à part, l'air coupable, dans son éternel blouson de cuir, le maestro de l'ensemble vocal «Sévil», dont l'émission télévisée diffusée en soirée avait beaucoup de succès auprès des Bakinois à l'époque, est mort!?

Je me souviens encore de l'article dans l'un des grands journaux, faisant résonner et déferler sur tout le pays.



Il était intitulé «Avant et après l'avis de décès». Il commençait par la publication d'une déclaration de Vagif Mustafazadé demandant son admis-

sion parmi les membres de l'Union des Compositeurs de la République. «L'administration de l'Union des Compositeurs d'Azerbaïdjan s'est abstenue





*d'admettre Vagif Mustafazadé en son sein, comme membre à part entière, car il n'a pas fait d'études supérieures...».*

Je me souviens aussi très bien de son sourire, quand il accompagnait sa fille à l'école, au milieu des années 70. Vous auriez dû voir comment il lui disait au revoir pour la journée, en se baissant, lançant soigneusement ses chaussures, ajustant la barrette dans ses cheveux... Après lui avoir donné un baiser bruyant, il s'éloignait, en se retournant sans cesse pour la voir. Jusqu'au moment où elle arrivait à la porte de l'école pour l'appeler tout d'un coup en se demandant à voix haute: «Je n'ai rien oublié?», les yeux

mi-clos, faisant mine d'une ruse sournoise. La fillette hochait alors la tête pour dire que non, après quoi il courait vers elle, et lui donnait encore un baiser. Alors seulement il partait.

On ne peut pas dire qu'il a manqué de reconnaissance, car beaucoup de textes ont été écrit sur lui, sur le pianiste et l'importateur du jazz en Azerbaïdjan. Par exemple, cet extrait de l'une de ses critiques datant des années de ses concerts en solo: «Grâce à une technique impeccable et un registre artistique de haut vol, Vagif Mustafazadé a fait se déplacer les spectateurs, comme un magicien, dans le temps et dans l'espace, en

*jouant du jazz, alliant tout ce qui est romantique, couvert de lyrisme subtil, telle la musique de Georges Gershwin, l'insondable profondeur de l'harmonie des «Sept Belles» de Gara Garayev, à la forme urbaine et visible de sa composition «Aujourd'hui», inspirée d'une pièce de Thelonious Monk. Dans ces tournées Mustafazadé avait confiance en lui en maître de l'improvisation, il ne perdait pas une fraction de seconde, entrelaçant avec soin des références aux chefs-d'œuvre classiques du jazz, à l'originalité et à la fraîcheur de sa propre expression.»*

La féerie de son style a toujours causé des tempêtes de plaisir, pétrifiant d'attention et d'étonnement des salles entières, de par la virtuosité qui en émanait. A lui seul, le piano révélait à des profondeurs insoupçonnées, la force de l'esprit, celle de sa personnalité. Lui seul pouvait dompter la frénésie de son art, en véritable musicien débordant de talent qu'il était, de par son caractère inimitable, fait de lyrisme poétique et d'énergie créatrice explosive.

Une star du monde du jazz... **L'était-il? Certes, mais sa célébrité n'était pas comme celles d'aujourd'hui, faites d'esprit people, provoquant scandale et autres exagérations dans le seul but que le public se rappelle de lui. Vagif se passait de tout ça. Alors que nous, ses admirateurs, n'avons pas pu nous passer de lui.**

Séduisant par sa simplicité sans prétention, un gars de la Forteresse 'Itchéri sheher' (Vieille ville), ainsi est-il resté à jamais présent dans notre mémoire, modeste et spirituel, loin des tentations de la gloire.

L'originalité fait peur. Les gens regardent avec suspicion tout ce qui est inhabituel et nouveau. Ceci amène à des malentendus, de l'hostilité, des jugements hâtifs, parfois à la haine, la méchanceté. L'individua-



lisme n'apprécie pas le fait que l'on puisse voir les choses différemment. Et il n'y a qu'un pas de l'incompréhension à l'intolérance.

Lui, Vagif, n'a pas été autorisé à franchir le seuil de l'Union des Compositeurs bien qu'aujourd'hui ses compositions soient parmi les plus brillantes dans l'univers de la musique. «*Il n'a pas fait d'études supérieures...*» - lui avait-on répondu. Comme s'il s'agissait d'un nouveau venu dans la musique. A cette époque-là, il était déjà l'auteur de nombreuses œuvres connues, aussi bien dans notre propre pays, qu'en Pologne, en France et dans d'autres pays où elles étaient interprétées. Seule la société d'enregistrement d'URSS «*Melodia*» a publié de son vivant, dix disques de ses œuvres dans lesquels on peut l'entendre. Quelques semaines avant sa mort, son concerto pour piano avec or-

chestre a été présenté au grand chef d'orchestre azerbaïdjanais, Niyazi. Il collaborait aussi avec le monde du théâtre, écrivait de la musique pour documentaires. **Son œuvre intitulée «Dans l'attente d'Aziza» a reçu le premier prix à Monaco en 1979 lors du 8ème Concours International des compositeurs de jazz.** En remportant une telle distinction dans un rassemblement aussi représentatif, Vagif fut à ce moment-là, le premier compositeur de l'Union sans en faire partie. Non, il n'était pas un nouveau venu dans la musique, c'est seulement qu'on n'a pas pu ou voulu lui trouver une place à cette époque, dans le répertoire de l'Union des compositeurs...

C'est seulement maintenant que l'on parle de lui comme d'une période phare dans la vie culturelle du peuple, alors qu'à l'époque il ne fut pas reconnu, se voyant reprocher

des «études incomplètes» ... Cruelle fut la stagnation engendrée par une élite sclérosée et imbue d'elle-même, dont le verdict faisait autorité!

Aujourd'hui, nous récoltons la juste colère de leurs enfants, lesquels ne souhaitent plus rentrer chez eux. Ils ont été les témoins directs de l'inquisition pratiquée par l'Union soviétique, et ils ont maintenant le droit d'être offensés. Ils partent pour ne pas se voir revivre l'expérience amère de leurs pères et échapper à la jalousie ou à l'envie de personnes moins brillantes. Comment ne pas remarquer un tel talent, lorsqu'il est aussi manifeste! Rien n'est moins simple... surtout lorsqu'une telle violence exercée par les diktats conservateurs de la musique s'acharnaient sur lui.

Les enfants partent, ceux de ces grands hommes oubliés, poussés par la peur du destin que la vie a inscrit dans leurs gènes. C'est qu'ils se



souviennent de la zone d'exclusion dans laquelle le système les a maintenus. Ils se souviennent de la solitude absolue, cosmique et glacée. Ils ne croient plus à la repentance, ni aux déclarations touchantes *«des amis du souvenir»* qui louaient sa grandeur et son immortalité lorsqu'il était en vie. Ces louanges paraissent n'avoir été aujourd'hui que des mirages auditifs.

Arthur Koestler disait: «Plus l'in-

vention est originale, plus elle est évidente, et plus elle tarde à se faire connaître. L'exemple de Vagif Mustafazadé le confirme. D'une certaine manière, nous avons pris l'habitude qu'il existe un jazz azéri. Il nous semble même qu'il a toujours existé. Cependant, **nous oublions complètement qu'en matière de jazz, pendant des années, aucun artiste qui n'était pas américain, ne pou-**

**vait vraiment s'imposer en faisant quelque chose de neuf. Bref, les pionniers du genre constituaient une élite bien installée dans un bastion inexpugnable. C'est grâce à la créativité de Vagif Mustafazadé qu'il existe le terme même de 'jazz azerbaïdjanais', lequel fait officiellement partie des catalogues musicaux.»** C'est à lui, à Vagif que le monde doit cette appella-

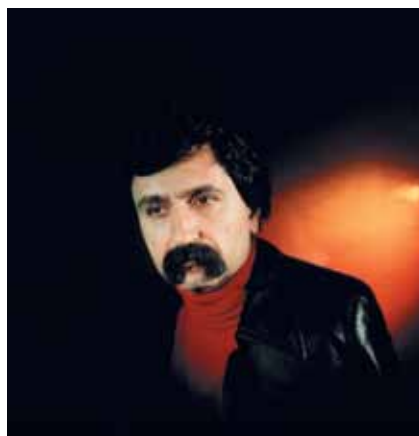
tion. C'est seulement un an plus tard, à grande échelle, que nous avons été conscients de sa perte. Je me rappelle que la télévision républicaine avait fait une émission dédiée à l'anniversaire de sa mort. Bien sûr, il a connu la réussite de son vivant. Le succès était au rendez-vous lors de chacune de ses interprétations. Étonnamment, sa popularité s'est également propagée rapidement dans l'ancienne l'Union Soviétique, ainsi qu'à l'étranger. Ses improvisations, teintées d'accent aux couleurs des mélodies nationales, vibraient à la radio et la télévision. Mais c'est seulement après sa mort, qu'il nous est apparu dans toute sa grandeur, lui conférant qu'à titre posthume une véritable reconnaissance. On a commencé à l'appeler «le fondateur du jazz azerbaïdjanais», expression même utilisée par les grands maîtres du jazz mondiale. Puis, lors d'une soirée, il y a eu cette métamorphose dans les esprits lorsqu'on présenta officiellement «l'artiste émérite de la République d'Azerbaïdjan: Vagif Mustafazadə». Soudain, il est devenu un phénomène d'une importance mondiale. A la suite de quoi, nos compatriotes ont appris la vraie valeur de leurs artistes contemporains.

«Mustafazadə - un pianiste d'une classe à part. Il est difficile de trouver des équivalents dans le jazz avait écrit sur lui, le musicien et critique américain V. Conover: **«C'est le pianiste le plus lyrique que j'ai écouté»**. Quant à lui, B. Johansson, originaire de Suède, disait: **«Sa musique est étonnamment moderne et en même temps, il y a ce souffle mystérieux des anciennes mélodies du Caucase, chantées par les poètes des générations passées. C'est comme un conte raconté par Shéhérazade dans les 1001 nuits!»**.

Il fut un titan en matière artistique alors qu'il semblait absolument sans

aucune défense dans la vie quotidienne. Il n'était pas pragmatique et tout simplement impuissant face aux problèmes les plus élémentaires de l'existence. Sa vulnérabilité, les difficultés quotidiennes, l'ont mené à l'inconfort intérieur, cherchant des solutions dans son âme afin de gagner sa satanée vie... Aussi une vie toujours menée à la limite de la tension nerveuse est-elle inévitablement vouée au drame.

Vagif est mort à Tachkent, sur scène, derrière son piano, en jouant «Dans l'attente d'Aziza» (**Əzizəni gözləyərkən**), chanson d'adieu dédiée à sa fille.



En France, on entend parfois *«qu'en matière artistique, ce n'est pas le résultat qui compte, mais l'acte créatif qui est à l'origine»*. Au sujet du concert de Tachkent, on entend ces mots comme une évidence. Pour Vagif, l'acte créatif y est devenu sacrifice faisant de la scène une arène où se jouait une lutte entre la vie et la mort...

Cela fait presque déjà un quart de siècle qu'il n'est plus parmi nous. C'est en 1979 que s'est arrêté de battre le cœur de cette personnalité originale et tragique. Aucun maître n'a fait montrer de la même virtuosité dans le domaine de l'improvisation musicale, y compris dans le domaine du mugham, pour lui assurer une continuité.

Il est décédé au moment où son talent avait pris sa plus grande ampleur et atteint sa plus grande expression.

Il avait alors presque quarante ans ...

Bakou a toujours été une ville particulièrement réceptive à la culture du jazz. Aujourd'hui, de nombreux musiciens y pratiquent le genre devenu incontournable. Parmi eux, il y a de véritables virtuoses, plein d'imagination créatrice. Mais je pense qu'ils n'ont pas eu de chance, tout simplement parce que Vagif a tellement donné à la musique, qu'en écoutant, même les plus talentueux, il nous manque ce quelque chose que seule une personnalité particulière et une authenticité artistique, peuvent donner. Peut-être parce que le jazz ne peut être le fruit d'une production collective à la mesure de l'homme moyen. Vagif nous a fait entendre un jazz exceptionnel, s'enflammant et se brûlant jusqu'aux cendres au nom de sa seule expression. Mais le style actuel est différent, et se différencie dès les premières mesures. C'est que le savoir-faire ne fait pas l'inspiration créatrice.

Sa créativité faisait de lui à la fois un compositeur, un arrangeur, un interprète et un improvisateur. Mais son principal mérite est d'avoir créé une image: celle du jazzman azerbaïdjanais!

Les années ont passé et chaque fois que je passe près de l'école de musique Bulbul où j'ai étudié, je vois sa présence miraculeuse, telle une apparition devant mes yeux «Vagif se pressant à l'école en deuxième classe avec sa fillette, et quelques instants plus tard, son sourire, lui demandant: «Je n'ai rien oublié?» ❀